



Bref propos sur le rapport entre Lusophonie et Francophonie

Cristina Robalo-Cordeiro

AUF et Université de Coimbra, Portugal
crobalo@uc.pt

Reçu le 25-10-2018 / Évalué le 20-11-2018 / Accepté 03-12-2018

Résumé

Voulant donner aux pages qui suivent une portée pratique en m'interrogeant sur ce que, lusophones et francophones, nous pouvons faire ensemble, je me bornerai dans un premier temps à considérer nos deux langues dans leur commune aspiration à l'universalité : mais parle-t-on de la même universalité ici et là ? Dans un deuxième temps, j'envisagerai l'appartenance de nos langues à la famille romane en examinant les moyens dont l'Université dispose pour renforcer le sentiment de notre identité latine dans les esprits. Dans un dernier paragraphe, je me risquerai à établir un parallèle entre la CPLP et l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) : n'y aurait-il pas de grands avantages à s'inspirer de l'expérience et de la configuration de l'OIF, en particulier du point de vue de la collaboration universitaire ?

Mots-clés : Universalité, famille romane, AUF, OIF, CPLP

Breves apontamentos sobre as relações entre Lusofonia e Francofonia

Resumo

Ao querer dar a estas páginas um alcance prático interrogando-me sobre o que, lusófonos ou francófonos, podemos fazer em conjunto, limitar-me-ei, num primeiro tempo, a considerar as nossas duas línguas na sua comum aspiração de universalidade (mas tratar-se da mesma universalidade em ambos os casos?). Num segundo tempo, encararei a pertença das nossas línguas à família românica examinando os meios de que a Universidade dispõe para reforçar nos espíritos o sentimento da nossa identidade latina. Num último parágrafo, arriscar-me-ei a estabelecer um paralelo entre a CPLP e a Organização Internacional da Francofonia: não seria vantajoso que a CPLP se inspirasse na experiência e na configuração da OIF, em particular no que toca à colaboração universitária?

Palavras-chave: Universalidade, família românica, AUF, OIF, CPLP

Brief note on the relationship between Lusophonie and Francophonie

Abstract

Wishing to give a practical dimension to the following pages by examining what we, French-speaking and Portuguese-speaking people, can do together, I will limit myself, in a first moment, to consider our two idioms in their common aspiration to the Universal: but are we talking of the same Universal here and there? In a second time, I will consider the common root of our languages, assessing the means offered by our Universities in order to reinforce our sense of our Latin identity. In a conclusive part, I will suggest a parallel between the CPLP and the OIL (Organisation internationale de la Francophonie): would not it be very beneficial to draw some inspiration from the experience and the structuration of the OIF, especially in relation with what concerns the collaboration between universities?

Keywords: Universal, Latin family, AUF, OIF, CPLP

Face à un aussi vaste sujet et ne disposant que de quelques pages, je ne vois pas d'autre façon de commencer sinon par une affirmation sommaire, à la fois prétentieuse et candide : la relation intime entre lusophonie et francophonie est une donnée immédiate de ma conscience... Il est vrai que bien des bilingues pourraient donner le même témoignage. Sous l'aspect de la psychologie individuelle en effet, ce n'est pas en termes d'espaces ou de territoires que les langues se positionnent les unes par rapport aux autres : dans la subjectivité de l'être parlant, la coexistence ou plutôt la symbiose échappe à la quantité et au nombre - tout y est toujours déjà affectif, de même qu'on ne peut évaluer objectivement l'amour qui nous lie à notre père et à notre mère. Je ne me *sens* donc pas partagée, encore moins divisée entre l'une et l'autre langue, pas plus en tout cas que je ne le suis entre mes deux mains.

Mais quand, me détournant de mon vécu, je regarde la carte du monde, je dois bien constater que l'importance des langues se mesure en nombre de locuteurs, de kilomètres carrés, de livres vendus, de films, de disques compacts, d'interventions dans les forums internationaux, etc. Devant le grand marché linguistique et culturel de la planète, ce qui m'apparaissait il y a un instant comme une richesse intérieure, incommensurable et inaliénable - comme l'âme elle-même - me semble maintenant un bien limité et précaire, livré à tous les vents de l'histoire. Ce sont là les deux faces d'une langue : l'une tournée vers le moi et sa profondeur impalpable, l'autre vers le monde et son extension géographique.

Je ne me lancerai pas ici dans une étude comparative de la valeur économique du portugais et du français, qui figurent, aujourd'hui, avec l'espagnol parmi les dix premières langues mondiales. Les chiffres existent, le calcul des probabilités

aussi et les courbes démographiques décideront en définitive de l'avenir de chacune, face aux énormes potentiels du chinois, de l'hindi, de l'anglais. Voulant donner aux pages qui suivent une portée pratique en m'interrogeant sur ce que, lusophones et francophones, nous pouvons faire ensemble, je me bornerai dans un premier temps - si c'est là se borner ! - à considérer nos deux langues dans leur commune aspiration à l'universalité : mais parle-t-on de la même universalité ici et là ? Dans un deuxième temps, j'envisagerai l'appartenance de nos langues à la famille romane en examinant les moyens dont l'Université dispose pour renforcer le sentiment de notre identité latine dans les esprits. Dans un dernier paragraphe, je me risquerai à établir un parallèle entre la CPLP et l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) : n'y aurait-il pas de grands avantages à s'inspirer de l'expérience et de la configuration de l'OIF, en particulier du point de vue de la collaboration universitaire ?

Mon premier point ne sera, à vrai dire, qu'une simple remarque qui demanderait pour être développée toute la profondeur d'analyse d'un Eduardo Lourenço. Elle a trait, je le disais, à la conception de l'universalité dans l'univers symbolique - ou idéologique - de la lusophonie d'une part, de la francophonie de l'autre. A la différence de la notion de diversité culturelle - laquelle, si elle a aussi une histoire, n'offre pas de difficulté théorique particulière et que l'on retrouve très ancrée comme valeur éminente dans chacun des deux espaces, le concept d'universalité, en revanche, selon qu'il est utilisé ici ou là peut être rapporté à des origines distinctes et par conséquent être compris selon deux éclairages.

Pour aller très vite, au risque d'être expéditive et partielle (n'étant ni brésilienne ni angolaise, je parle de l'endroit d'où je parle : ma culture portugaise), je ferai de l'universalisme *portugais* - dont la lusophonie globale est le magnifique épanouissement - l'expression plus ou moins avouée du christianisme foncier de notre civilisation. Ou peut-être faudrait-il préciser : du catholicisme des marins portugais. Quand Vasco de Gama aborde à l'île du Mozambique et qu'il reçoit à son bord le chef musulman, c'est d'abord la loi universelle du créateur de l'univers qu'il atteste (strophe 65 du Chant I des *Lusíadas*) :

*A Lei tenho d'Aquele a cujo império
Obedece o visibil e invisibil,
Aquele que criou todo o Hemisfério
Tudo o que sente e todo o insensibil* ¹

Le dialogue inter-religieux qui s'ébauche entre les deux chefs (et il cédera vite la place à l'échange de projectiles...) n'a pas manqué de commentateurs mais peut-être mériterait-il d'être reconsidéré à la lumière (ou plutôt à l'ombre !) de

notre actualité. A la religion du Livre, celle de son interlocuteur, Vasco de Gama oppose la religion de l'Esprit (strophe 66) :

*Deste Deus-Homem, alto e infinito
Os Livros que tu pedes não trazia,
Que bem posso escusar trazer escrito
Em papel o que na alma andar devia²*

On préfère de nos jours passer sous silence cette profession de foi chrétienne quand on cherche à définir l'universalisme portugais, et par extension lusophone. Mais n'est-ce pas au risque de l'affadir, de lui faire perdre son accent propre, surtout lorsqu'on veut le rapprocher de l'universalisme revendiqué dans le monde francophone ?

Que la francophonie, telle que la concevait son inventeur, le Président L. S. Senghor (les premiers projets de communauté francophone ont été conçus au Sénégal, en 1969) ait été d'inspiration chrétienne, il est difficile de le contester. Mais il s'agit d'un christianisme tout autre que celui que professaient nos navigateurs. Le rationalisme des Lumières, la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, l'agnosticisme des fondateurs de la 3^e République ont laïcisé le message : Léopold Sédar Senghor, pénétré de culture française, a su élaborer une philosophie de la francophonie capable de recevoir la plus large adhésion - de la part d'abord des Français eux-mêmes - et il importait qu'elle fût avant tout un humanisme (non théocentrique, pour reprendre la distinction de Jacques Maritain). J'observerai aussi - entre parenthèses - que l'espace francophone résulte du second empire colonial français, édifié au XIX^e siècle et essentiellement par la III^e République, tandis que l'espace lusophone a une histoire beaucoup plus ancienne, remontant au XV^e siècle. Ce sont deux époques du monde et deux visions du monde, dont le contraste explique que la lusophonie n'est pas, ne peut ni ne doit être la réplique pure et simple de la francophonie.

Si je voulais donc attacher une conclusion pratique à cette première partie de mon exposé, j'insisterais pour que l'on se souvienne, même si on ne peut la rappeler à chaque instant et en toute circonstance, de la source religieuse de notre universalisme portugais. Il se peut bien, dans une époque comme la nôtre où la laïcité « à la française » bute contre des obstacles insurmontables (ne ressemble-t-elle pas à cette nuit hégélienne où toutes les vaches sont grises ?), que confesser l'origine chrétienne de notre universalisme soit une façon plus franche d'assumer et d'accueillir la diversité, image brisée mais contemporaine de l'universalité.

J'observerai au passage, en entre parenthèses, qu'il en va de même pour l'idéal européen qui a présidé au processus d'intégration européenne. Un parti pris, légitime

sans doute, de neutralité confessionnelle a fait disparaître les traces chrétiennes marquant l'origine du projet tel qu'il a été conçu par les fondateurs, R. Schuman, K. Adenauer, De Gasperi et autres, tous animés d'une foi fervente, comme le seront dans la suite Jacques Delors et d'autres présidents de la Commission Européenne. Cet effacement a d'incontestables avantages dans une Europe souvent caractérisée comme postchrétienne, mais aussi de sérieux inconvénients dans une époque où la force de l'Islam fait ressortir la faiblesse idéologique de nos sociétés, et en particulier de l'Union Européenne. Peut-être le moment viendra-t-il de corriger les effets du tabou que représente la laïcité, ne serait-ce qu'en reconnaissant que l'Europe historique a des racines chrétiennes, dont l'Europe institutionnelle ne peut pas être séparée.

Mon deuxième thème (je ne ferai que l'énoncer) soulèvera moins de contestation philosophique mais plus de difficultés techniques. Je ne suis pas la seule à appeler de mes vœux une renaissance ou plutôt une refonte - et une refondation - des études romanes. Il me semble, il nous semble qu'il est grand temps de resserrer les liens culturels qui unissent les membres de la famille latine : l'Université a sa part de responsabilité dans le destin de nos langues et dans la rivalité qui les oppose les unes aux autres dans nos départements. Ne choisit-on pas l'une au lieu de l'autre, voire contre l'autre ? Où pourtant, mieux qu'à l'Université, fera-t-on prendre conscience de la solidarité de l'espagnol, du portugais, du français et de l'italien, langues mondiales à des degrés divers, dans leur commune attache au latin ? Si, en termes d'économie culturelle, la concurrence existe entre nos langues, la meilleure stratégie pour survivre, consiste cependant, à l'heure du partenariat, à nous regrouper. Face au prosélytisme du mandarin, face à l'impérialisme de l'anglo-américain (dont les jours, en tout cas les années sont peut-être comptés) nous avons besoin de messagers bien formés et fortement motivés : les licences de langues, telles qu'elles existent, ne suffisent pas à la tâche. Il importe de les reconfigurer. C'est sans doute tout un programme, et un nouvel esprit à répandre, mais il faut que les jeunes se sentent également chez eux dans la latinité.

Ici encore il s'agirait d'un retour aux origines, mais qui ne serait pas un retour en arrière. Un ressourcement plutôt. Pourquoi ne pas revenir un jour prochain à l'étude du latin pour mieux comprendre et apprendre les langues qui en sont issues ? On a autrefois beaucoup plaidé pour l'apprentissage du latin comme discipline intellectuelle, école de rigueur et d'attention. Cet argument n'a pas convaincu, les mathématiques apparaissant plus aptes encore à remplir la même fonction. Mais on devrait, aujourd'hui où son enseignement a quasiment disparu des collèges, le rétablir dans le programme des licences de langues romanes telles que nous en préconisons la refonte (sans cependant nous faire trop d'illusions sur la faisabilité d'une réforme de cette nature...).

Quant à mon dernier propos, encore plus ambitieux et encore plus concis, il concerne les instruments, en l'occurrence les organismes, qui pourraient venir renforcer l'action de la lusophonie « officielle » dans sa collaboration avec des organisations homologues. Mon expérience comme directrice du Bureau Maghreb de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF) me fait souvent regretter que la CPLP n'ait pas mis sur pied une structure identique. Pourquoi n'y a-t-il pas encore une « AUL », une Agence Universitaire de la Lusophonie ? C'est sans doute, en partie, parce qu'on ignore tous les services que peut rendre un tel office - de même que le public n'est pas informé des activités de l'OIF, Organisation internationale de la Francophonie. Mais que dis-je le public ! J'ai été récemment heureuse d'entendre, de la bouche d'une collègue spécialiste d'histoire contemporaine, qu'un des documents les plus importants émis par l'UNESCO depuis le début du siècle était la « Convention pour la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles ». Or, dans la même intervention, rien, n'était dit de la part considérable prise par l'OIF dans la conception et la rédaction de ce même texte. Il y a là un exemple d'occultation - non-volontaire ? - du travail en profondeur mené par la Francophonie.

Il se trouve que l'AUF est, avec TV5 Monde, un des principaux opérateurs de l'OIF. Il m'est impossible de présenter dans ces quelques pages, même schématiquement, l'histoire et l'éventail des fonctions et des actions de l'OIF ni de l'AUF. Mais comment ne pas mentionner, entre beaucoup d'autres, des projets comme IFADEM ou ELAN, financés par l'OIF : le premier, Initiative francophone pour la formation à distances des maîtres, vise à améliorer la qualité de l'enseignement primaire en Afrique (Côte d'Ivoire, Cameroun, Burkina Faso...), le second, « Ecole et langues nationales en Afrique », veille à la mise en place d'une éducation bi-plurilingue dans 8 pays d'Afrique francophone. Qu'il me suffise d'affirmer que nous autres lusophones aurions tout intérêt à nous en rapprocher - ne serait-ce que pour mieux nous en distinguer. Sommes-nous certains de faire tout ce que nous pouvons ou pourrions en Afrique lusophone, au Mozambique par exemple, pour ne rien dire de São Tomé e Príncipe ? Je suis pourtant loin de méconnaître l'activité et les mérites de l'Institut Camões, dont le réseau s'étend sur (presque) tout l'espace des PALOP. Il demeure toutefois très dépendant de l'Etat portugais, soucieux d'assurer la diffusion de la culture nationale, alors qu'il conviendrait d'en faire l'organe, l'opérateur de la lusophonie. Ce qui, sans doute, présente des difficultés vu l'importance grandissante, sur les plans politique, économique et linguistique du Brésil : sommes-nous disposés à opérer la jonction de nos cultures alors que nous avons déjà tant de mal à accepter, ici au Portugal, l'accord orthographique qui symboliserait l'unité de la langue portugaise ? La France, de son côté, restant

le pays le plus peuplé et le plus riche du monde francophone ne connaît pas de pareille situation. Elle peut se faire tranquillement l'apôtre de la francophonie - et en tirer les bénéfices - sans craindre la concurrence d'une nation francophone plus puissante, au moins à court et moyen terme.

Il reste que l'idée d'une agence universitaire lusophone n'est, pas plus que celle d'une « réhabilitation » des études romanes, une idée en l'air. Des réseaux existent déjà qui en sont comme la préfiguration. Le Groupe européen de Coimbra, le Groupe de Coimbra des universités brésiliennes - qu'il faudra bientôt ouvrir aux grandes universités de l'Afrique lusophone - sont là pour nous inciter à faire plus. Mais faire plus, ce sera sortir du domaine universitaire pour entrer dans la sphère des décisions gouvernementales. Vient toujours le moment où le professeur doit suspendre sa plume et laisser agir les politiques.

Notes

1. “Je suis la loi de Celui à l'empire duquel obéit le visible et l'invisible, Celui qui a créé tout l'hémisphère, toutes les choses animées et toutes les inanimées », Traduction de Roger Bismut, in *Camões, Les Lusíades-Os Lusíadas*, Edition bilingue, coll. Bouquins, Robert Laffont, p. 29.
2. “De cet Homme-Dieu, puissant et infini, je n'ai point emporté avec moi les livres que tu demandes, car il n'est pas nécessaire d'emporter, écrit sur le papier, ce qui doit toujours l'être dans l'âme », *ibid.* p. 29.